

# L'Atelier d'Occitan a fermé ses portes à Saint-Antonin



E n'est ni sur un constat d'échec ni par pénurie d'élèves qu'il s'achève et nous en avons tous bien du regret. Qu'était-il donc, ce cours, pour que nous soyons à ce point certains qu'il va manquer à Saint-Antonin, comme un volet qui se ferme sur une maison désormais vide ?

D'abord, il était inattendu, à peine structuré, plutôt l'allure d'une auberge espagnole (histoire ancienne : les officiels du tourisme sont passés par là). On y trouve que ce qu'on y apporte.

Chacun pouvait y amener sa pièce à conviction : une expression entendue, un mot saisi au vol ; parfois aussi un objet surgissait du fond d'une grange : il fallait alors les explications, les mots occitans remplissaient le tableau noir, et la classe se changeait en scène car il fallait mimer les gestes nécessaires à l'outil.

Nous y faisons le tour de telle coutume villageoise, de la vendange (ah ! Ce petit fagot d'asperges sauvages déposé devant la « canela » pour filtrer déjà la part de la vendange) à la « bugada » en ses différents états ; un soir, le fonctionnement d'un moulin à eau devenait clair et on y ajoutait aussi bien quelque dicton sur les mœurs, et même une chanson sur l'âne apportant le blé...

Cette « lenga nostra » combien nous aimions l'entendre à travers les textes de Pierre Bayrou ou des frères Bessières, ou ceux qu'André Vignoles traduisait pour nous. Et quelles contestations passionnées quand cela se disait différemment à Caylus ou à Saint-Antonin ou ailleurs : on fouillait un arbre généalogique, on évoquait la grand-mère, on fouillait sa mémoire dans un joli charivari auquel devait mettre fin la cloche du maître !

Et nous qui venions de loin, qui avions dans l'oreille d'autres musiques de langues populaires, nous nous régaliions de les entendre discuter des différences d'expression en des pays éloignés de quelques lieues et dont les frontières se décelaient à une lettre déplacée dans un mot.

Bien sûr qu'un cours de langue ne devrait pas être difficile à instaurer : un livre, un bon dictionnaire et il suffira d'aligner les mots et quelques principes de base. Mais notre cours, ce n'était pas cela.

Dans ce cours, nos mots à nous, nous les rencontrions familièrement, nous les saluions au passage. Ce n'était pas des mots tout nus, comme le squelette d'une langue, ils nous arrivaient tout enveloppés de chair, gonflés de la sève de vie quotidienne qu'avaient vécue « un cop era » la plupart de ceux qui étaient là. C'était un cours qui résonnait des coups de marteau du « fabre » et du chuintement de la faux du « dalhaire ».

Vous qui aimez cette langue d'oc, que vous la parliez ou non, ne souhaitez pas son officialisation, internationalisation, politisation. La seule manière de garder vivantes toutes nos « lengas nostras » c'est de les bouturer dans leurs terres, de les y faire grandir, c'est-à-dire de les parler, de les transmettre et de ne pas cesser de les chanter. Car une langue qui a roulé sa bosse dans une région, qui a donné des appellations à son territoire des générations durant, qui s'est laissé polir comme un galet par le courant des siècles doit se transmettre toute vivante, chargée de notre haleine et de sa propre musique.

Et tant pis si elle nous marque, si elle nous laisse comme une estampille sur le bout de langue : cela prouvera, où que nous nous trouvions, que nous sommes de quelque part.

Mary CHARLES

